

Une architecture céleste

Francine Bordeleau

Numéro 24, juillet–août–septembre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1986). Compte rendu de [Une architecture céleste]. *Nuit blanche*, (24), 20–20.



par Francine Bordeleau

UNE ARCHITECTURE CÉLESTE

New York, 1907. Les Aaron Burr et les Alexander Hamilton — entendre: les démocrates et les républicains — se livrent une guerre âpre et sans merci. L'enjeu: Panna Maria, reconstitution d'une mythique *petite Pologne* et grande bicoque en ruines sise au cœur du quartier germano-irlandais, peuplée de Polonaises putains blondasses et sales, agrémentée de latrines infectes trônant au milieu de la cour et grouillante de la vie de ses locataires très spéciaux. Le plus légendaire s'il en fut, Stefan le tsarévitch, y arrive vers l'âge de vingt ans; c'est à lui qu'échoient le rôle d'administrer l'immeuble ainsi que le droit inaliénable, bien qu'accessoire, de coucher gratis avec la tenancière du «couvent» du septième étage. Via son domaine duquel il n'aurait jamais dû sortir — la cave à charbon —, le tsarévitch élabore cependant des stratégies de politicien destinées à décimer les gangs rivaux, et qui lui permettront de faire la remarquable et immorale ascension que l'on sait.

Le scripteur de cette fable s'appelle Jerome Charyn, professeur de littérature à l'université de Princeton et auteur d'une quinzaine de romans. Avec *Panna Maria*, Charyn poursuit une entreprise fort particulière (dont on retrouve le projet dans *Zyieux bleus*, *Marilyn la dingue* et *Kermesse à Manhattan*, notamment): l'exploration et le recensement de ce que lui-même appelle sa *géographie céleste* newyorkaise, ce que d'aucuns nommeraient plus sarcastiquement les *bas-fonds*. Aussi

Charyn apparaît-il, dans la construction de son œuvre romanesque, comme un guide touristique bien décidé à donner à voir tout ce qui n'apparaîtra jamais dans le Michelin, et selon les perspectives les plus inusitées.

Incidentement, le génie de Charyn est d'attribuer à cette bâtisse minable une valeur quasiment mythique. Plus que cour des miracles, Panna Maria devient un symbole dont chacune des parties — le bordel du septième, l'appartement de l'infirmière Kitty Matlock, les toits, la cave à charbon... — est volontiers hiérarchisée, et devient la représentation d'une facette de l'univers. Sexe et politique y font évidemment bon ménage, mais s'y déroulent aussi amours, passions et haines qui prennent là visage d'épopée. Un rapide baisouillage dans l'escalier devient le prélude d'une saga amoureuse, le nouveau-né bâtard d'une prostituée est vendu pour de viles raisons politiques en même temps que la nomenclature de sa lignée se pose en angoisse existentielle: bref, Charyn procède à un complet bouleversement éthique. Parallèlement s'élabore une problématique du désir dont la seule formulation possible est celle de l'errance d'un corps à l'autre.

Mort, crime, guerre, folie. Le tragique s'insinue, quotidien, et disperse ces êtres fantaisistes qui n'obéissent qu'aux intermittences du cœur et du désir. S'ils se perdent, se cherchent, se retrouvent, ils hantent constamment Panna Maria, cette

ultime référence au monde. L'espace est ainsi investi d'un sens métaphysique, voire mythologique. Mais une mythologie dont tout le discours a été évacué, qui se construit dans la superposition d'anecdotes débridées et par le biais de figures que la littérature nous a par ailleurs trop souvent présentées d'une façon outrageusement stéréotypée, sinon condescendante.

Chez Charyn, nul *psychologisme* et nulle morale. À l'habitude acquise du message et de la didactique, le romancier préfère le dépaysement par la fantaisie et l'ellipse: à un certain *cartésianisme* littéraire, il substitue une exploration dont l'ampleur et la complexité se déploient sans aucun apesantissement. Ce qui, semble-t-il, serait là caractéristique d'une certaine écriture américaine, absolument fascinante.

Si tout est, en somme, affaire de regard, celui que projette Jerome Charyn sur la réalité paraît assez singulier. On en saisira immédiatement l'insolente étrangeté dans *La femme du magicien* (Casterman, 1986), superbe album de b.d. dont il a fait le scénario, et qui nous permet de voir avec précision l'architecture de cet imaginaire. ■

Jerome Charyn. *Panna Maria*. Seuil, 1986; 23,95 \$.

Jerome Charyn. *Kermesse à Manhattan*. Gallimard, Carré noir, 1977; 4,95 \$.

Jerome Charyn et Boucq. *La femme du magicien*. Casterman, 1986; 17,95 \$.